

L'artisanat en Franche- Comté

Albert Demard
Jean-Christophe Demard
Collectif

Mars et Mercure

24

62
10

L'ARTISANAT EN FRANCHE-COMTÉ

par Albert et Jean-Christophe / DEMARD /

80 Li. 28

998



Editions MARS et MERCURE Wettolsheim

DL-06-12-1978-33138



Les pelonniers dans les Vosges Saônoises: ils fabriquent sur place, en forêt tous les accessoires domestiques: battoirs à linge, pelles en bois, boîte à sel (Dessin M. Bitschenaux).

AVANT-PROPOS

En faisant des recherches sur l'artisanat comtois, je voyais mon père, ouvrier pendant 6 ans aux tanneries de Champlitte, je voyais aussi ma mère, couturière.

J'évoquais mon grand-père qui pratiquait un métier peu commun, celui de « Piècard » (il fabriquait des corps de collier), je n'oubliais pas non plus un de ses fils Bourrelier.

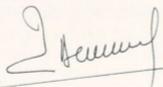
J'avais en mémoire le récit de ma grand-mère, sur la foire aux Paniers, le 17 janvier à Besançon : elle y venait avec sa mère ; son père, meunier, était mort de chagrin après l'incendie de son moulin à Norvaux près d'Amancey (Doubs).

Je rêvais enfin à plusieurs générations de mes ancêtres paternels, « Pelonniers » dans la belle forêt de Darney (Vosges) (c'était des artisans rustiques, qui fabriquaient des écuelles, des pelles à four et à grain, des battoirs à linge etc...).

Le lecteur nous pardonnera donc, si nous parlons d'abord de l'artisanat comtois avec notre cœur et notre passé. Celà n'empêche que chaque fois que nous évoquerons un métier de notre province, nous en étudierons avec minutie l'histoire et les techniques. A ce propos, nous voudrions remercier Madame de Buyer qui nous a aidé sur le chapitre concernant les ateliers de céramique : elle est l'auteur d'une thèse remarquable sur la faïencerie comtoise. Notre reconnaissance s'adresse aussi à Mademoiselle Cornillot, Conservateur Honoraire des Musées de Besançon qui nous a communiqué ses travaux importants sur l'imagerie, sans oublier la section d'histoire de l'Université de Besançon.

Quand on écrit un travail sur l'artisanat comtois, on doit se référer aux recherches du Maître incontesté dans ce domaine, Monsieur l'Abbé Garneret, Fondateur et Conservateur du célèbre Musée Comtois de Besançon. Qu'il veuille bien accepter de notre part notre filiale et vive admiration, car il a été pour une grande part dans notre vocation de chercheur.

Sans la participation active d'amis, ce livre n'aurait pu être réalisé. Nous tenons à témoigner notre reconnaissance à Mesdames Véronique Arrivault, Marguerite Bischeneaux, Monique Pariset, Claude Voirin, ainsi qu'à Messieurs Jean-Marie Ehrart, Gilles Franc, Bernard Marion, Marc Paygnard, Jean-Pierre Perney, Georges Taiclet, Gustave Citeau et Alain Trousseau.



Jean-Christophe DEMARÉ



Intérieur d'une baraque de bûcherons : veillée autour du fourneau à « deux tampons » (Dessin Th. Schuller).

INTRODUCTION

Le Visiteur qui aborde la Franche-Comté par l'Ouest découvre cette Province, à la fois comme un pays frontière et un pays de montagne. En effet, lorsqu'il a passé Vesoul, Dole ou Saint-Amour, il voit bientôt se dessiner à l'horizon le profil tabulaire des Monts du Jura.

Comme sa voisine, la Bourgogne, la Franche-Comté n'est pas une région naturelle : les barres calcaires du Jura, la plaine bressane, les plateaux desséchés de la Haute-Saône ou la montagne granitique des Vosges Saônoises, apportent des paysages différents, ils ont modelé une agriculture et par suite un artisanat varié.

Les stations nombreuses explorées dans notre Province, nous apportent la certitude d'une présence humaine, au cours du Paléolithique sur une partie du versant méridional des Vosges, la Porte de Bourgogne, la Haute Vallée de la Saône et du Jura. Durant les hivers, longs et rigoureux, l'homme emprisonné dans un logis rocheux de Chaux-les-Port, Gondvillars ou Mesmay, façonne le silex ; des outils de toutes sortes, burins, grattoirs triangulaires sont la preuve de son génie créateur. Il dépèce le gibier de ses racloirs, de ses pointes, de ses aiguilles ; il sculpte dans les bois de rennes ou l'ivoire des carnassiers.

La température s'adoucissant, les glaciers fondent, l'homme quitte les grottes pour les plateaux découverts. Il frotte les pierres tendres sur les dures, domestique les animaux, cultive les plantes nourricières. Lui et ses semblables se groupent dans les stations sur les hauts lieux, dans les camps ou les cités lacustres. Les perçoirs et poinçons à section ovale, les burins d'Aillon dans, les lames à encoches évoquent l'épopée du progrès humain. Des haches de type industriel dégagées à Mont-les-Etrelles, sont le témoignage d'un premier commerce, tandis que dans les cités lacustres de Clairvaux et de Chalain (Jura) de nombreux outils, des objets en corne de cerf, maints autres vestiges confirment le progrès d'une industrie qui, avec l'aide de la meule et du tour, a pu façonner des outils sans cesse perfectionnés.

À la fin de l'âge des métaux, le Jura exploite déjà quelques ferrières et ses puits de sel. Les viandes gagnent le Sud et l'Italie par Salins, où arrivent les amphores de vin. Déjà le pays s'intègre à une économie élémentaire qui associe la Gaule, à l'Europe centrale et aux pays de la Méditerranée.

Les Séquanes étaient installés en Franche-Comté, dès le second siècle avant l'ère chrétienne. Ils s'opposèrent aux Eduens de l'autre côté de la Saône, comme plus tard, les comtois s'opposèrent aux Bourguignons. La Saône ne fut pas longtemps une frontière naturelle, les limites indéfinies rattachaient à la Comté des lambeaux de Bourgogne, de Lorraine et lui arrachaient à leur profit d'anciennes terres comtoises. Là se mélangeaient, s'interféraient les influences, tout comme aux confins de la Bresse et du Bugy.

A partir du XII^e siècle, les documents nous permettent de suivre d'une façon précise l'évolution de l'artisanat en Franche-Comté. A cette époque, en effet, de nombreuses roues de moulins tournent sur les ruisseaux et rivières, le tournage du bois est commencé depuis longtemps autour de l'abbaye de Saint-Claude, les salines de Lons et de Grozon sont en pleine exploitation, tandis que des fourneaux s'ouvrent à Gouhenans et à Grandvelle.

A la fin du XV^e siècle, lorsque les corporations commencent à se créer, l'artisanat développé ne semble pas avoir encore pris possession des Hautes Terres boisées des Vosges. Plus au Sud, les bûcherons monastiques ont commencé leurs déboisements. Sur les cours d'eau de la Vôge, des scieries actives débitent en planches les hêtres et les chênes ; elles sont souvent des possessions contestées par les provinces limitrophes (Lorraine et Barrois).

A Champlitte, les drapiers font des draps blancs ou blanchets qu'ils vendent surtout vers le Royaume. Gray est le centre de convergence des voies fréquentées : épingliers, armuriers, barbiers sont déjà installés dans la ville Haute, tandis que les tisserands, cordonniers, maréchaux logent vers la Vanoise, parallèle à la Saône. Ce sont eux qui guident les lourds bateaux chargés de meules, de mortier, de bois d'œuvre et de papier. Vesoul quant à elle, voit affluer de nombreux commerçants et artisans à ses foires déjà célèbres.

Pendant ce temps, la vallée de l'Ognon, verdoyante et douce, semble couler une vie facile : des industries nombreuses joignent leurs dons à la culture : moulins, scieries, battoirs à chanvre se meuvent sans répit et il y a déjà tout le long de cette calme rivière, un chapelet d'usines rustiques.

Entre l'Ognon et le Doubs, une région de passage et de jonction fait vivre toute une population de coursiers, de bourreliers et de loueurs de chevaux.

Besançon, cœur antique de la vieille Séquanie est le centre commercial pour toute la région d'entre Saône et Doubs. Un seul pont, Battant, avec ses nombreuses échoppes d'artisans, ouvre la porte vers le Jura comtois. De la porte taillée, s'échappent les chemins vers la montagne. La route s'attardera à Quingey et son vignoble, gagnera les centres industriels de la vallée de la Loue où dès sa source tournent les roues de moulins, de scieries et de batteurs.

Le Haut-Jura est encore peu peuplé, des colonies à demi solitaires luttent pour subsister dans cet âpre pays, mais déjà, travaillent merveilleusement le bois. Saint-Claude est la capitale de tout ce haut pays.

A certaines époques, le paysan du val de Morteau devient dénicheur de faucons, charbonnier, bûcheron ou récolteur de résine. Derrière les défricheurs paraissent les artisans et les usiniers : forges, martinets s'établissent à Métabief, à Pontarlier, à Rochejean, à Mouthe ou à Morez.

Des marchands lyonnais viennent dans le Sud, chercher des draps et droguets d'Orgelet, de Fétingny, ou d'Ainethod. Et déjà, les rouliers de Grandvaux dirigent leurs charrettes comblées de fromages ou de fusterie.

Pendant ce temps, Dole, capitale de la Comté, grouillante d'activités, veille sur le pays. Entre elle et la France, il n'y a d'obstacle que la Saône.

Non loin d'elle, l'immense forêt de Chaux étend ses taillis. De nombreux ateliers de cloutiers se sont installés à sa lisière, tandis que des centaines d'artisans vivent de son bois et de son sol.

Montbéliard, quant à elle, est sous l'autorité des Landgraves de Wurtemberg.

Dans tous ces bourgs et ces villes, se multiplient les artisans. Ils travaillent à façon. Les uns restent isolés, les autres se groupent en confréries. Alors que Besançon, comme d'ailleurs la plupart des villes de Comté, ne s'éveille à la vie corporative que très tardivement, Montbéliard au contraire organise, dès 1283 ses métiers en communautés.

C'est à cette date, qu'est consentie aux sujets de Montbéliard, l'une des premières chartes de la région, très libérale et qui attire à l'ombre du château, des ouvriers qui, près d'un siècle plus tard, se groupèrent en associations autour de leur maître : ce sont les premières corporations. Dès cette époque, le travail s'organise, les artisans s'entendent pour défendre leur métier.

Ces artisans issus de ces anciennes corporations ou les nouveaux venus, nous les étudierons dans leur travail, leur histoire, leurs coutumes et leurs traditions, en commençant par les métiers les plus primitifs, mais aussi les plus importants : ceux de la forêt.

Nous essaierons surtout de mettre en relief ce qui fait l'originalité de nos artisans comtois.



Un bûcheron comtois : avec 75 années passées dans la forêt, cet homme au regard noble est un des grands représentants de la tradition (Photo Marc Paygnard).



Le débardage du bois nécessitait quelquefois quatre paires de bœufs fortement exercés pour tirer une grosse bille de bois ou tronse (Document musée de Champlitte).



Le schlittage du bois de chauffage: un travail spectaculaire, mais aussi dangereux (Dessin Th. Schuller).

CHAPITRE I

FORET COMTOISE ET ARTISANS DU BOIS

La forêt comtoise couvre actuellement 41 % du territoire de la région. Avec 669 000 hectares, elle se classe au deuxième rang derrière la forêt landaise. Le sapin est souvent utilisé comme symbole de cette forêt, alors que les essences résineuses n'en constituent qu'une petite partie : environ les tiers. Mais il est vrai que traditionnellement elles sont particulièrement productives puisqu'elles assurent, chaque année, plus des deux tiers du bois d'œuvre fourni par la région.

La répartition géographique des différentes essences représentées en Franche-Comté, de la plaine de la Saône à la frontière suisse, est la suivante : dans les plaines et sur les collines, domine la forêt feuillue : chêne 60 %, hêtre 25 %, charme 10 %, et divers (merisier - érable - frêne) 5 %. Le département de la Haute-Saône est d'abord le pays des beaux chênes et des hêtres.

- Sur le premier plateau on retrouve les mêmes essences : le hêtre est plus abondant. Le sapin y a existé autrefois.

- Le deuxième plateau est le pays des résineux : sapin 90 %, épicéa 5 % ; le hêtre 5 % est présent partout.

- Sur les hautes chaînes du Jura, l'épicéa est dominant (80 %), le sapin et le hêtre se partagent le reste de la surface.

Ces quelques chiffres expliquent par eux-mêmes pourquoi l'artisanat du bois fut particulièrement florissant en Franche-Comté, tout en étant fortement diversifié.

Les présidents

Les sapins les mieux venus, les plus beaux, les plus forts, sont appelés « Présidents » dans le Doubs et le Jura. Les « Présidents » sont désignés par le Conseil Municipal sur proposition de l'office des Forêts. Dans leur ensemble, ces très beaux et très vieux seigneurs étaient appelés « Espagnols » parce qu'ils avaient vu le jour alors que la Comté était encore espagnole. Chaque fois qu'un visiteur de marque se rendait dans la forêt, on intronisait un « Espagnol » en son honneur. Dans la forêt de la Joux, il était autrefois des arbres qui portaient les noms de famille ou une appellation qui en tenait lieu.

Le Président qui fut abattu en 1923 dans cette même forêt mesurait 60 mètres de haut. En 1976, la « Présidente » (car dans cette région le sapin est appelé « Fiouve ») est née sous le règne de Louis XIV et mesure 52 mètres. Elle vit dans le canton de Censeau.

Ainsi, ces sapins géants, dans leur canton, et bien au-delà étaient et sont toujours respectés et aimés parce qu'ils symbolisaient une des grandes richesses de notre Comté.

LES PREMIERES REGLEMENTATIONS

Nombreux furent les artisans qui dès le moyen âge utilisèrent le bois de nos forêts. On sait qu'en ce qui les concerne, il y avait une codification très stricte pour le bois d'œuvre et de travail.

1° - D'abord le bois de construction : droit pour maisonner, édifier (charpente, menuiserie), appelé quelquefois « Merreinage » ou « marrouage » (Vallée de la Loue). On peut y rattacher le droit au bois de couverture (tuiles de bardeaux) et garnissage de murs de planchettes (encelles), et celui aux chevilles de frêne.

2° - Droit de bois pour charruer, groupant tous les besoins relatifs aux instruments agricoles : roues - chars - charrettes - charrués - jugs - fourches - râtaeux - seaux - baquets - paniers - balais - liens, etc...

3° - Droit de fente pour douves... (tonnellerie) etc...

CONFRERIE ET COMPAGNONNAGE DANS LA FORET COMTOISE

Les ouvriers qui travaillaient continuellement dans les bois (bûcherons et charbonniers) avaient pour Patron : saint Thiébaud des Bois.

« Saint Thiébaud était évêque de Gubbio en Italie. Lorsqu'il mourut, il légua à son serviteur l'anneau qu'il portait au pouce. Celui-ci ne put retirer cet anneau sans enlever la phalange supérieure du doigt de son maître. Il enferma l'un et l'autre dans un bâton de pèlerin et partit vers son pays natal, la Belgique. Arrivé vers les hauteurs de Saint-Amarin, il décida de se reposer à l'ombre d'un sapin contre lequel il posa son bâton. A son réveil, il fut dans l'impossibilité de détacher le bâton de l'arbre et malgré les efforts des gens du voisinage le mystérieux bâton resta fixé contre l'arbre. On conclut que le saint voulait que sa relique fut conservée sur place et ce fut la naissance de la belle collégiale de Thann ».

Les vertus de ce bâton furent, bien sûr, amplifiées au fil des années par les générations de coupeurs et de charbonniers. L'Abbé Bouchez, ce fils de charbonniers comtois, commentait ainsi le choix de ce saint patron et sa place, dans la tradition populaire comtoise.

« Si les charbonniers ont choisi saint Thiébaud pour leur patron, c'est sans doute à cause de la légende du bâton et du sapin. Par la vertu du saint, le bâton dressé au pied du sapin le fait briller comme s'il eut été tout en feu. Il cuisait, disent-ils, il se carbonisait, rien que par l'attouchement de saint Thiébaud. Ils ajoutent que le saint lui-même enveloppait un hêtre, un chêne, un arbre quelconque de son manteau, et qu'aussitôt cet arbre était réduit en charbon ».

Et l'Abbé Bouchez de s'exclamer : « Quel patron meilleur et plus puissant à invoquer par les charbonniers pour le succès de leurs fourneaux. Mon père n'a jamais manqué de réciter cinq pater et cinq ave en l'honneur de saint Thiébaud, chaque fois qu'il mettait un fourneau en feu, afin de le protéger et de l'amener à bonne fin. Que de fois je l'ai vu moi-même, à genoux sur le dernier échelon de son échelle, tête découverte, s'acquitter de sa pieuse dévotion ».

La proximité de Thann, explique pourquoi saint Thiébaud était si honoré dans les forêts des Vosges Saônoises. Mais il l'était autant à Champlitte, où il avait un centre de dévotion, proche de la forêt; saint Thiébaud est patron d'un village qui porte son nom et aux Crouzets depuis le XIII^e siècle (cela explique l'importance à cette époque, des ouvriers du bois dans la région) les bûcherons se rendaient de très loin en pèlerinage dans un village qui prit son nom, comme d'ailleurs les malades atteints de fièvre. A la Bretenière, la chapelle seigneuriale était dans une époque ancienne dédiée au saint; elle disparut en 1790, un autre oratoire en l'honneur de saint Thiébaud et de saint Claude fut érigé en 1650 à Saint-Lotheim.

La fête du saint se célébrait curieusement en forêt et Désiré Monnier apporte cette précision : « les charbonniers avaient coutume, de mon temps, d'aller célébrer la fête au milieu des bois voisins. La Saint-Thiébaud fut pour moi en 1810 un jour solennel dont je dois me souvenir : c'était dans le bois du château de Courlans que la fête se célébrait. Une longue table avait été dressée sous le feuillage... »

Mais ce serait faire un grave oubli que de ne pas parler de cette société connue sous le nom de « Bons cousins ».

Compagnons sylvestres des bûcherons, les charbonniers travaillaient à leurs côtés, vivant au fond des forêts et en marge du commun des mortels, ils ont depuis toujours senti le besoin de s'assembler. De là l'origine des « Bons cousins charbonniers » qui auraient été fondés précisément par saint Thiébaud. La Franche-Comté est citée comme la dernière région, où cette sorte de compagnonnage avec ses rites particuliers fonctionnait à plein, constitué en « ventes » comme les compagnons l'étaient en « chambres ». Les réunions avaient lieu en forêt; les « Bons cousins », tête nue, et portant la hache, décorée de trois rubans (bleu, rouge et noir), se plaçaient sur deux lignes formant deux O et élaient un « Chef » et deux « Gardes vente ». Le Chef élu présidait derrière « l'écot » ou tronc d'arbre. On recevait les apprentis selon le cérémonial établi.

Le jurassien Désiré Monnier qui avait lui-même étudié sur place cette société, en parlait en ces termes :

« L'existence de la confrérie des Bons cousins ou Charbonniers est bien antérieure à 1811. C'était d'abord une société de secours mutuels; elle était née dans les forêts en faveur des voyageurs et bûcherons égarés dans les labyrinthes de verdure. Grâce à un certain mot de passe, le voyageur se faisait reconnaître pour Bon cousin, il était aussitôt introduit dans la chaumière, et il recevait pour apaiser sa faim pinte et pain, c'est-à-dire l'hospitalité. On lui donnait un lit, s'il était tard, ou bien on le remettait sur le droit chemin, s'il le désirait... »

Les « Bons cousins » se sont créés une espèce d'argot pour se parler entre eux sans être compris par les étrangers.

- La « Vente » est le lieu de leurs séances.
- Le Chef de vente est leur président.
- L'« Ourdon » est l'atelier de travail.
- La « fine aiguille » est le point du jour.
- « Le Phasi » est du charbon ou la poussière du charbon; au figuré c'est du vin.
- « Le Guépier » est l'homme étranger à la confrérie, celui dont il faut se défier.

Nos forêts comtoises gardent encore quelques souvenirs de cette confrérie, telle la fontaine des Bons cousins, en pleine forêt Luxovienne.

LES PREMIERES SCIERIES

Il est sûr que la forêt comtoise fut exploitée très tôt, pour les objets d'usage courant auxquels nous venons de faire allusion, mais il est difficile d'avoir des précisions officielles avant les XII^e et XIII^e siècles.

La première scierie citée dans un texte ne vient qu'après 1311, dans un arrangement survenu entre le prieur de l'abbaye de Sainte-Marie et Jean de Chalon. Toutefois, il y avait déjà longtemps que des scieries étaient établies dans les montagnes comtoises, car à partir du XIII^e siècle, les documents font mention de pièces de bois sciés et de planches qu'on appelait à cette époque « lavons ». Le Doubs et la Loue étaient alors utilisés pour le transport du bois. En passant sous les ponts des divers seigneurs pour le transport chaque ray (ou train) de pièces de bois devait en paiement au seigneur, la meilleure pièce au choix qu'on appelait le « cavalier ».

Les petites scieries s'appelaient « rasses » dans nos régions : la machinerie était presque toute en bois. Elles étaient mues par l'eau au moyen d'une grande roue, mais le rendement était peu important. Elles se construisaient assez facilement en matériaux pris sur place et les seigneurs donnaient volontiers la permission, moyennant redevance, de construire sur leurs cours d'eau. Par contre, ces constructions se détruisaient plus vite : elles étaient d'ailleurs les premières visées par les bandes armées qui ravageaient le pays en temps de guerre.

Le XVI^e vit un essor remarquable de ces industries, accentué encore au XVIII^e siècle.

En 1806, dans le Jura, il y avait 211 scieries qui s'échelonnaient sur tous les cours d'eau et les moindres petits ruisseaux : elles étaient 225 en 1850. C'est dire l'importance de l'artisanat du bois en Franche-Comté et la présence de nombreux métiers de la forêt depuis le moyen âge. Pour cette raison, quand cela sera possible, nous essaierons chaque fois de situer les artisans du bois dans leurs techniques traditionnelles et dans l'histoire.

Le bûcheron

Quand il avait à exploiter une coupe, le bûcheron procédait selon un ordre précis. Il fallait d'abord couper avec la serpe et une hache assez légère, les essences de petite taille : c'était l'abatage des perches du « taillis », que le bûcheron mettait en stères avec un chevalet fabriqué sur place. Ce bois coupé et scié était divisé en deux lots : le rondin, et la charbonnette qui resterait sur place pour faire ensuite un charbon de bois. A ce premier travail, pouvait suffire un bûcheron amateur, tandis que le gros œuvre était l'apanage d'un spécialiste, car l'abatage était difficile et de longue durée.

L'élagueur

Avant toute chose, lorsque le point de chute avait été choisi, il fallait faire en sorte que la chute des arbres (du grand sapin par exemple) cause le moins possible de dégâts aux « Sous-Bois » de la forêt. C'était le travail de l'élagueur. Avant d'escalader le sapin, il ajuste à ses jambes, à l'aide de courroies, une sorte d'étrier en fer, qui est aussi un éperon grâce à une pointe solide qui s'adapte vers le milieu du pied, en dedans. Puis l'élagueur escalade le sapin, la main droite est armée d'une hache, l'autre main libre servira à le soutenir dans son ascension. Lorsqu'il atteint les basses branches, il les détache du tronc à la hache, monte plus haut et découvrant petit à petit le sapin. L'abatage pouvait com-

mencer. Entrait alors en action une hache pesante, au taillant très large, nettement détaché de l'emmanchure : la cognée soigneusement affûtée à la meule de grès.

Il s'agissait d'abord d'arrondir la base du tronc à la cognée. Puis le bûcheron taillait le cran de chute. La « Taille » commençait : quelques coups portés obliquement, puis d'autres horizontalement, et l'entame s'élargissait peu à peu. A la fin du siècle dernier, l'abattage des arbres, si grande que soit leur circonférence, ne se concevait pas autrement. L'apparition de la scie « passe-partout » a marqué une nette évolution, mais l'utilisation n'en était pas plus facile : deux hommes, à genoux au pied de l'arbre, tiraient la scie en cadence, chacun de leur côté, jusqu'au moment où se faisait entendre un craquement sourd, signe avant-coureur de la chute de l'arbre. Celle-ci était d'ailleurs facilitée par des coins métalliques cerclés de bois très dur (poirier par exemple) enfoncés derrière la lame de la scie, qui faisaient pencher le fût dans la direction désirée.

Lorsqu'un arbre risquait de se fendre dans sa chute (comme les hêtres par exemple, au bois très tendre), on entourait le fût d'une grosse chaîne aux solides maillons.

Les bûcherons aimaient le travail bien fait ; ils se faisaient une gloire de montrer les souches si parfaitement coupées qu'une bouteille devait y tenir sans peine.

Dans la forêt comtoise, il y avait des arbres quasi-sacrés. Ainsi dans la forêt de Rougemont (Doubs), les bûcherons savaient qu'un coup de cognée porté contre un de ces arbres serait la cause d'un accident pour eux-mêmes.

Le débardeur - le schlitteur

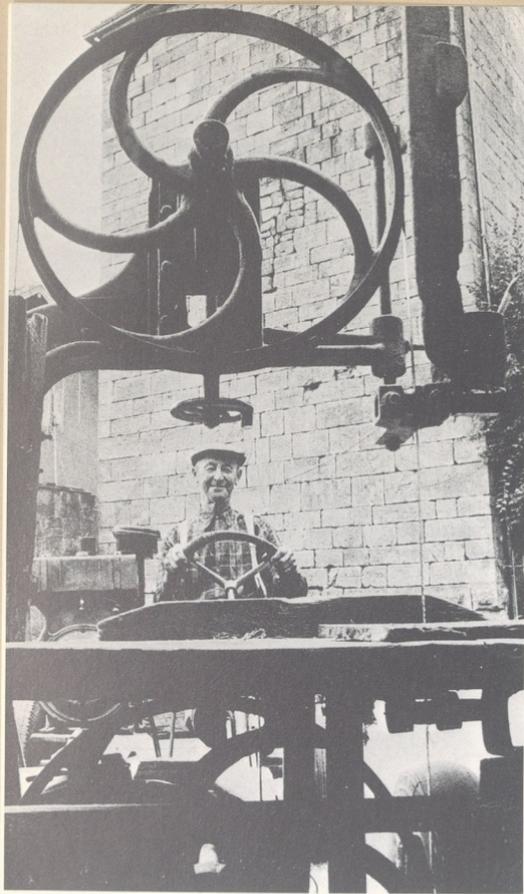
Une fois abattus, les arbres devaient être descendus - « débarqués » - vers des chemins accessibles aux chariots : c'était là un travail difficile et dangereux. Les billes de bois étaient alors lancées à bras au flanc de la montagne, par des couloirs étroits - « les rises » -, où des rondins placés en travers facilitaient le glissage. Quand pouvaient intervenir les bœufs - des bêtes spécialement dressées à cet effet, on les attelait aux grumes, même à plusieurs paires selon la grosseur du bois, avec de fortes chaînes. C'était toujours un spectacle impressionnant de voir ces bêtes en plein effort, les pattes solidement plantées dans le sol, le cou puissant bandé sous le joug.

Dans certains endroits des Vosges Saônoises, le bois débité en stères devait être transporté jusqu'aux chemins forestiers par les schlitteurs. Avec leurs grosses luges aux forts patins, ils descendaient plusieurs stères à la fois le long des pentes raides, le dos calant l'avant des schlittes, les jambes arc-boutées retenant la masse pesante. Précisons que dans cette région, ce travail se faisait à même le sol : il n'y avait pas, comme dans les Hautes-Vosges, de ces chemins de schlittage qui enjambaient les accidents de terrain sur des bâtis de bois.

A ces premiers ouvriers de la forêt allaient succéder d'autres spécialistes et artisans au travail non moins difficile.

Les scieurs de long

Quand ils arrivaient dans la forêt, le premier travail des scieurs de long, était de construire la cabane qu'ils nommaient « loge », où ils vivaient. Leur mobilier rustique, les scieurs de long le faisaient de leurs mains, en particulier des tabourets de bois et de curieux étuis en hêtre où ils conservaient le lard et le beurre à l'abri des rongeurs. Leurs bagages essentiels étaient un sac de jute, une musette, deux cognées au tranchant emmaillotté de chiffons gras, des lames passe-partout entortillées de linge.



Un métier qui tend à disparaître : le scieur de bois de chauffage (Photo Marc Paynard).



Les scieurs de long étaient les compagnons des bûcherons et les auxiliaires des charpentiers. Ils venaient souvent par équipe du Massif central (Dessin M. Bitschenaux).

Quand les arbres étaient abattus, les hommes se divisaient par équipe de trois pour les débiter. L'un équarriissait et marquait au cordeau frotté de craie de couleur, deux autres manœuvraient la grande scie. La lame était fixée selon la grande médiane d'un cadre rectangulaire en bois, long d'environ un mètre ou deux, sur les côtés duquel étaient fixées deux poignées.

La bille était hissée sur deux chèvres hautes construites sur place. Ils se servaient de crics et d'échafaudages. Ensuite le travail de sciage commençait : la scie était manœuvrée par deux hommes, l'un au sol, sous la grume, l'autre debout sur celle-ci.

Le mouvement de va-et-vient était très fatigant pour le scieur du haut parce qu'il travaillait en équilibre instable et devait remonter tout le poids de scie, mais aussi pour celui du bas parce qu'il recevait la sciure au visage tout en tirant fortement sur la scie pour vaincre la résistance du bois lors de la descente.

Les compagnons se plaçaient « à leur main », les uns préférant être montés sur leurs pièces, d'autres rester sur le sol. Il fallait suivre le trait sur toute la longueur de la pièce et selon une cadence immuable, aidée quelquefois par une chanson. La durée du travail était conditionnée par celle du jour : dès l'aube, la scie commençait la chanson, et quand l'ombre était venue, qui ne permettait plus de suivre le trait, les scieurs de long empoignaient le passe-partout et coupaient les billes de longueur. Le dimanche, ils se reposaient, affûtaient les lames.

Les scieurs de long étaient nombreux dans nos forêts. Certains étaient venus du Massif Central, puis s'étaient mariés sur place, nous en avons par exemple le témoignage à Chalonnvillers (à la frontière de la Haute-Saône et du Territoire de Belfort) « Antoine Coley, né à Mouthiers, Puy-de-Dôme, en 1804, scieur de long, a épousé Marie-Thérèse Kalbe à Chalonnvillers ».

Le charbonnier

Le charbonnier était un artisan, qui était, la plupart du temps, au service des forges alors fort nombreuses en Franche-Comté. Il pouvait rester plusieurs années dans les mêmes bois, ou changer complètement de lieu. C'est pourquoi, la vente des bois fêtait pour les charbonniers, une époque angoissante : ces ventes se faisaient en automne, la campagne du charbonnier était donc finie. Où irait-il pour la campagne suivante, quels étaient les bois que les maîtres avaient achetés ? La décision arrivait : il fallait s'y plier, quitter une région où l'on se plaisait, revivre une nouvelle aventure ; il fallait bien nourrir sa famille !

Alors, au début d'octobre, sur un grand chariot, le charbonnier entassait un mobilier rudimentaire (une armoire rustique, quelques ustensiles de cuisine, un peu de linge) au-dessus duquel prenaient place la mère et les enfants. Et deux bœufs attelés au chariot conduisaient au cœur d'une nouvelle forêt, ce chargement hétéroclite que suivaient une ou deux chèvres et le chien.

La hutte

Auparavant, le charbonnier avait préparé sa hutte, à proximité d'une source fraîche, quand cela était possible ; une grande fosse creusée dans un terrain en pente douce, abritait le logement jusqu'à mi-hauteur, ce qui permettait de conserver au maximum la chaleur du fourneau de la cuisine, précaution bien utile contre les rudes hivers. Et c'est ainsi que deux ou trois ménages s'installaient dans la forêt, pour plusieurs mois. Nous connaissons deux descriptions de ces huttes de charbonniers, qui donnent une idée assez exacte de la vie de ces artisans au début du siècle dernier.

- En 1825, Désiré Monnier, en promenade dans les bois d'Ormoiche, à côté de Luxeuil-les-Bains, entre dans une de ces huttes :

« Les forêts à l'Ouest et au Nord de Luxeuil sont très vastes; on y voit établies des baraques faites de bûches et de terre par une multitude de familles de coupeurs et de charbonniers. J'ai dessiné une de ces huttes sauvages, autour de laquelle on trouvait pour s'asseoir des troncs d'arbres sciés à la hauteur d'un siège. On y voyait également un four de terre glaise, une meule à aiguiser, un rucher pour les abeilles, un «tect» à porcs, un petit abri pour les poules, un coin de jardin où croissaient péniblement des choux communs et parfois des fleurs à haute tige, telles que la crête de coq et le tournesol.

Le toit de la hutte s'appuie sur la terre de tous côtés, la porte est taillée dans ce toit, elle reste toujours ouverte à tout venant; je résolus d'y entrer, je ne m'arrêtai point dans la première pièce qui est une espèce de cuisine et je pénétrai sans façon dans la seconde pièce. Là, dans un coin peu éclairé de la chambre, on trouvait un lit singulièrement construit : trois rangées de pieux enfoncés dans la terre à coup de masse et entrelacés les uns dans les autres par des tiges de noisetier, formaient les trois côtés de ce meuble. Il avait été rempli de paille jusqu'au bord supérieur. Des jupons de bage rayée rouge et noir couvraient cette pauvre couchette; un sac rempli d'avoine y servait de coussin».

- Un autre personnage, l'abbé Bouchey, raconte la vie de ses parents charbonniers. Il les a suivis entre 1827 et 1842. A propos de l'habitation il fait les remarques suivantes :

«Une habitation ainsi construite avec des bois ronds tout verts, avec de la mousse et des feuilles humides, n'est guère chaude, surtout au commencement, d'autant plus que les baraquements se font à la fin de l'automne... mais dans la forêt, on a du bois pour se chauffer qui ne coûte rien... et il y a le fourneau à quatre tampons, avec un système de tuyaux savamment montés... Il fallait voir les feux d'enfer qu'on y faisait jusqu'à rendre les poêles tout rouges, semblables à des fournaises».

Mais avant les meules de charbon, les charbonniers construisaient une autre hutte plus rudimentaire : le «bacu». L'abbé Bouchey le décrit ainsi :

«Un bacu est une chute, de forme conique, comme un pain de sucre, construit avec des pieux et des fascines, couverte de feuilles et de mottes de terre, avec une petite porte de paille ou de branchage, d'un diamètre qui varie de 10 à 15 pieds. Dans l'intérieur, près de la porte, un brasier de menu charbon ou de mouchot, plus loin, dans toute la largeur du milieu une bille de hêtre appelée patout, sur laquelle on s'assied et fume sa pipe, puis enfin, derrière le patout, jusqu'au fond, une couche de paille, où l'on s'étend jusqu'à trois ou quatre pour dormir tout habillé... On y dort le mieux du monde; on n'y a qu'un regret, c'est de n'y pas dormir assez longtemps, car il faut se coucher tard, se lever plusieurs fois dans la nuit...».

La fabrication du charbon

L'installation terminée, la fabrication du charbon pouvait commencer. Avec une civière grossièrement fabriquée, deux hommes transportaient sur un terrain choisi d'avance et aplani, la quantité de charbonnette nécessaire pour échafauder le «four à charbon». Il fallait ensuite confectionner la cheminée d'aération - travail essentiel pour la combustion que l'on montait avec des bûches soigneusement choisies et de même calibre. La meule de bois s'édifiait ensuite petit à petit en un vaste cône à la base duquel le charbonnier avait aménagé plusieurs trous, les «événets», répartis sur le pourtour et communiquant avec la cheminée. La meule était alors recouverte d'une couche de feuilles sèches, de foin ou de mousse, puis d'un revêtement de terre suffisant pour assurer une combustion lente du bois, que venaient doubler des mottes de gazon.

La combustion était évidemment l'opération la plus délicate. Par la cheminée principale, on glissait de la braise allumée que l'on alimentait ensuite en un embrasement régulier et dirigé par les événements : à l'oreille plus qu'à la vue, le travailleur suivait le progrès du feu à l'intérieur. Ce contrôle nécessitait ainsi une surveillance constante, de jour comme de nuit, et l'homme qui craignait de s'endormir, s'allongeait à même le sol, dit-on, la tête appuyée contre la roue d'une brouette ou sur un sabot. Souvent le charbonnier était seul pour assumer toute la tâche, quand les enfants trop jeunes encore ne pouvaient le seconder. Heureusement, son épouse, plus expérimentée, pouvait surveiller un peu durant la journée.

Lorsque la combustion arrivait à terme, il fallait démolir l'ouvrage avec précaution pour « tirer le charbon ». C'est de nuit que se faisait l'opération, de jour, il fait trop chaud, on n'aurait pas vu le feu dans le charbon. Plusieurs lanternes étaient nécessaires pour éclairer le travail : « Les charbonniers entament et pourfendent la pièce de charbon, ils se servent pour cela d'une grande crochette à deux dents, qu'ils enfoncent à grands coups dans les flancs de la pièce, en tirant à droite et à gauche, tout le charbon que chaque coup de croc peut séparer de la masse et amener à eux.

Derrière le tireur, se tient un autre ouvrier armé d'une argue, énorme râteau, avec de très longues dents formant un angle aigu avec la queue, au moyen de laquelle on étend le charbon en rangs circulaires d'une hauteur de 3 à 4 pieds... ».

Le charbon tiré, il fallait encore le surveiller : le feu pouvait y reprendre et le dur travail de longues heures pouvait être compromis. Quand il y prenait, on l'éteignait avec de l'eau ou plutôt en écartant et dispersant au large tout ce qui brûlait.

Toute la famille mettait en sac la marchandise, jusqu'aux parcelles les plus petites : il ne fallait rien perdre.

Les « pelonniers ou palonniers »

Certains artisans de nos forêts comtoises avaient le nom de Pelonniers. Ils fabriquaient eux-mêmes, sur place, dans les forêts, les accessoires domestiques, battoirs à linge, pelles à bois, boîtes à sel, jattes à lait, etc... Ils vivaient en groupe.

Ce métier est un des plus anciens que l'on connaisse. Il a gardé jusqu'à sa disparition son aspect primitif. Il se distinguait d'ailleurs de la profession de tourneur. Il nécessitait en effet deux outils essentiels, la hache et la plane.

- On sait qu'en 1275, ces artisans existaient dans la forêt de Cîteaux, puisqu'à cette époque, ils payaient une redevance de 50 écuilles par an aux sires de Faucogney (Haute-Saône).

- Au XVI^e siècle, la famille Besancin - Caillet de Dambelin (Doubs) fournissait au seigneur de Neuchâtel, « 300 hannaps, 100 boistates pour mettre les sels de lettres, 24 jeux d'éschars, 10 potels pour la cuisine, 12 cannes pour sa bouteille », le tout en bois.

Les méthodes de fabrication nous sont peu connues, mises à part celles des battoirs à linge et des pelles à four.

Les battoirs à lessive

On scie des billes de 35 cm de longueur environ, la partie évasée du battoir doit avoir une trentaine de cm de large, et l'épaisseur vers le manche environ 4 cm. Quand la bille a été débitée en planches, on les dresse à la plane ; puis on présente un patron dont on trace le contour ; ensuite l'artisan emporte à la hache tout ce qui est hors du trait, et le « planeur » achève l'ouvrage.

Editions Mars et Mercure, Wettolsheim
Imprimerie S.A.E.P. Colmar-Ingersheim
Dépôt légal 4^e trim. 1976
n° G 5



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

